

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 4

Artikel: Un dresseur de chevaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Comment faire pour communiquer avec Bordeaux ? pensa M. Tirard.

D'un commun accord, le conseil des ministres décida d'envoyer une estafette dans la Gironde.

Et voilà pourquoi le gouvernement a été si long à nommer un nouveau directeur des postes et télégraphes. »

Un dresseur de chevaux.

Il vient de mourir à Paris un écuyer très connu, M. Loyal, sur la pratique duquel le *Petit Parisien* donne les détails suivants, qui intéresseront sans doute de nombreux amateurs de chevaux :

« Il manquera aux habitués des spectacles équestres, ce M. Loyal, qu'on était si bien accoutumé à voir, avec son large col rabattu, sa moustache toujours noire et son long fouet à la main.

En a-t-il « présenté » des chevaux, dans sa vie, ce pauvre M. Loyal. En trente-cinq ans combien de braves bêtes, bien stylées, ont passé sous sa cravache, exécutant les exercices traditionnels, se dressant sur leurs sabots, changeant de pied, tournant sur elles-mêmes, se montrant dignes du harnachement coquet qu'elles portaient ! M. Loyal, c'était l'apôtre, le théoricien, voire le philosophe du dressage des chevaux ! Quand il parlait sur ce thème, il devenait éloquent. C'est que c'était tout son idéal, toute son existence, sa grande préoccupation. En fait, un homme qui n'avait pas dressé une douzaine de chevaux n'était, pour lui, qu'un bien mince personnage !

Il avait eu pour élèves tous ceux qui, dans les divers cirques, se consacrent à cette « spécialité » importante. Dans ce domaine, il était reconnu comme un maître par tous les écuyers. Au reste, il ne faisait pas mystère de ses procédés, et, tout récemment encore, il avait rédigé des notes sur ce sujet, qu'il avait communiquées à un fervent amateur des jeux du Cirque, M. Hugues Le Roux.

En somme, son système était assez simple.

Il est assez curieux de dire que M. Loyal, qui vécut toute sa vie avec des chevaux, n'avait pas la bonne opinion qu'il semblerait qu'il dût avoir de ces animaux.

Il déclarait, au contraire, que le cheval est fort borné. Il ne lui reconnaissait qu'une seule faculté, la mémoire. Partant de là, il fallait l'obliger aux exercices avec le caveçon et le fouet ; puis, quand on les lui avait logés dans la cervelle, le cravacher à la moindre résistance et lui donner des carottes en cas d'obéissance.

La cravache et la carotte, c'est la clef de toute la méthode des dresseurs.

Mais il y a un âge auquel il faut prendre le cheval pour l'éduquer, pour en

faire un animal savant, capable de recevoir des applaudissements du public, comme un artiste en vedette ; il faut qu'il ne soit ni trop jeune ni trop vieux : le bon âge, c'est cinq ans.

Sait-on quelle « progression », comme dit la théorie militaire, on suit pour faire monter la bête ?

Si le désir vous prend jamais de vous livrer à cet art du dressage, — eh ! on sait qu'il y a des cirques privés, aujourd'hui, comme il y avait jadis des théâtres de société, — écoutez les conseils laissés par M. Loyal !

On commence par habituer le cheval à la piste, à le faire régulièrement tourner. C'est l'A B C du dressage. Puis, on lui apprend à s'arrêter brusquement, sur un signal. Le dresseur fait tout à coup claquer la chambrière devant les naseaux de son « élève ».

Pendant toutes les premières « séances », le cheval a le caveçon, — c'est, comme on sait, un demi-cercle de fer, armé d'une pointe aiguë, que l'on place sur le nez de l'animal, — et le dresseur tient une longe qui est passée dans ce caveçon.

Pour faire sauter le cheval, on l'encourage de la voix et du geste. Résiste-t-il ? un aide, dissimulé, lui applique un fort coup de cravache. Le dresseur, aussitôt qu'il a franchi l'obstacle, le régalé de carottes.

Dans l'origine, à ce qu'on voit, ces prouesses de la bête ne sont pas du tout désintéressées. Le sentiment de la vanité est inconnu au cheval. Si, selon le mot célèbre, c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes, c'est par des carottes que l'on obtient l'obéissance des chevaux.

Le plus difficile, c'est de faire agenouiller le cheval. Nous ne savons si c'est par fierté qu'il répugne à cette position. Il est, en tout cas, certain qu'elle lui paraît fort désagréable.

On recourt à la surprise. On attache aux pattes de devant un bracelet au-dessus de chaque sabot, une corde y est fixée, dont le dresseur tient l'extrémité. On appelle subitement l'attention du cheval et une secousse lui fait perdre l'aplomb. Ici encore, comme toujours, reparait l'éternelle carotte.

Le pauvre cheval doit payer de nombreux coups de fouet son apprentissage du « changement de pied », avant d'avoir compris ce qu'on exige de lui par les ruptures d'allures auxquelles on le constraint.

En somme, il a bien acquis, par les fatigues des répétitions, les bravos dont on le récompense. Mais y est-il bien sensible ? Il ne faudrait peut-être pas attribuer sa docilité à de trop nobles motifs !

L'« élève » préféré de M. Loyal avait été la jument *Tulipe*, qui eut son heure de célébrité. Mais elle est aujourd'hui comme certaines « étoiles » du théâtre, qui, après des succès éclatants, sont retombées dans l'obscurité. Elle a actuellement vingt-deux ans, et elle jouit d'une retraite bien gagnée, ayant à présent des carottes à discrétion sans être obligée de les mériter. M. Loyal n'avait jamais voulu se défaire d'elle : il prétendait le plus sérieusement du monde qu'elle enseignait les traditions du Cirque aux nouveaux chevaux que l'on faisait travailler. »

Le dernier jour d'un condamné.

Allons ! tout est prêt pour le sacrifice ! Ils m'ont tiré du bouge infect où je croupis depuis si longtemps, et là-bas, au fond de la cour, dans la pâleur livide du jour qui commence, — et qui, hélas ! sera le dernier, — je distingue vaguement les apprêts du supplice : l'échafaud, — une mauvaise machine, encore rouge de son dernier crime, — des cordes, une corbeille, que sais-je encore ?

A ce spectacle, mon sang se fige dans mes veines. Et puis, ils sont là quatre ou cinq bourreaux, — en faut-il tant pour venir à bout de moi ?... Et cette horrible vieille qui ricane en me regardant ! elle brandit je ne sais quel instrument dans ses mains tremblantes ; va-t-elle aussi s'aider à la sanglante besogne ? Pauvre folle ! tu ne dois pas avoir à vivre encore longtemps. La pitié sied aux vieillards, et pourtant, dans tes yeux ternes, je vois comme un éclair de joie féroce !... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour que ma vie leur coûte si peu !...

Au moment de mourir, les souvenirs de ma vie, pourtant si courte, — car je suis jeune encore, — se pressent dans mon cerveau qui s'obscurcit... J'étais heureux ; on m'avait donné un compagnon de mon âge, avec lequel nous gambadions joyeusement, sans souci du lendemain, ne pensant qu'à courir, dormir ou manger. Oh, manger surtout ! insouciant que j'étais !... Mon maître nous nourrissait fort bien et, jeunes comme nous l'étions alors, nous prenions pour de la sollicitude, ce qui, chez lui, n'était que de l'intérêt... Hélas ! c'est la glotonnerie qui nous a perdus !

Ce pauvre compagnon ! il m'a précédé de quelques jours dans l'éternité ! Lui, si gai, si enjoué, il était devenu tout d'un coup taciturne et grognon, ce que j'attribuais à un embonpoint précoce qui alourdissait peu à peu ses facultés. Lui qui partageait joyeusement avec moi les copieux repas que l'on nous servait, en était venu à se dégoûter de tout. Bref ! un jour il ne mangea plus ; je crois qu'il sentait sa fin prochaine.

En effet, le lendemain, notre maître vint nous voir ; il examina attentivement